Femme sur le terrain

Eva Toulouze

▶ **To cite this version:**

Eva Toulouze. Femme sur le terrain : Difficultés et défis dans la taïga de Sibérie occidentale. Slovo, 2014, Mélanges offerts à Anne-Victoire Charrin, 39-40, pp.259-281. hal-01275687

HAL Id: hal-01275687
https://inalco.hal.science/hal-01275687

Submitted on 17 Feb 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Femme sur le terrain :

difficultés et défis dans la taïga de Sibérie occidentale

Eva TOULOUZE

(INALCO)

Ce texte diffère fortement de ceux que j'ai écrits jusqu'ici. En effet, jamais je n'ai été amenée à expliciter les conditions dans lesquelles mes expériences de terrain se sont déroulées, ni les difficultés considérables que j'ai rencontrées au cours de ces séjours. Ceci a deux causes : d'une part, je reste convaincue que mes émotions n'ont guère affecté les résultats de mon observation, les vérifications faites auprès de mes collègues présents sur le terrain en portant témoignage. Par ailleurs, les difficultés qu'on a eues sur le terrain témoignent fatalement d'une inadaptation personnelle, et en tant que chercheuse, il est difficile de l'avouer.

Je me décide pourtant à aborder cette question, et ce pour trois raisons : la première est qu'il est plus facile de vivre une situation que l'on a analysée jusqu'au bout plutôt que de rester sur des impressions accablantes. Deuxièmement, la littérature spécialisée me montre que je suis loin d'être seule à avoir vécu une expérience de malaise sur le terrain et, surtout, je me suis convaincue que les difficultés rencontrées dépasseront la dimension « odyssée personnelle » et pourront révéler, grâce à leur analyse, des corrélations intéressantes – d'après la terminologie et les réflexions de Peggy Golde[1].

Je suis frappée par le fait que j'ai peu d'éléments de comparaison. Parmi les nombreux anthropologues qui ont réfléchi sur leur expérience de terrain, sur leurs relations humaines et leur articulation avec la recherche, fort peu ont travaillé dans le Grand Nord. La seule qui ait fait un travail approfondi est Jean Briggs, qui a passé un an et demi dans groupe eskimo utku[2]. Briggs a été confrontée à des problèmes relationnels qui l'ont amenée à réfléchir longuement au heurt des valeurs interpersonnelles occidentales et utku. Même si les problèmes sont différents, voire inverses des miens, je me suis sentie encouragée par son expérience à tenter de réfléchir ouvertement sur la mienne.

J'ai passé en tout près de six mois dans le campement de mon informateur, qui est un intellectuel et éleveur de rennes en Sibérie occidentale, ainsi que dans son village, avec lui et sa famille[3], et, accessoirement, des collègues hommes, un linguiste et un anthropologue-

[1]Golde, 1986, p.67-93.
[2] Abréviation pour *Utkuhikhalingmiut* ; *cf.* Jean L.Briggs, 1970.
[3]En annexe, un tableau montrera les circonstances précises de ces différents séjours.

cinéaste, tous les deux bien plus jeunes que moi[4]. Pour garantir un minimum d'anonymat, les noms utilisés dans cet article sont des pseudonymes. Cette expérience a été pénible sur le plan relationnel et humain. Pendant tout le temps qu'ont duré ces séjours, je me suis toujours sentie de trop, isolée, exclue. Je vais essayer de comprendre ce qui s'est passé et de voir quels enseignements on peut en tirer.

Je suis arrivée à la conclusion que la raison principale de la tension que j'ai vécue tourne autour du fait que je suis une femme tentant de travailler dans une société patriarcale[5]. La question de l'identité sexuée de l'anthropologue, qu'il/elle soit homme ou femme, mérite toujours d'être posée en tant que telle[6]. Elle est d'autant plus évidente à aborder que je peux comparer mon expérience à celle de mes compagnons hommes qui vivaient eux aussi leur terrain avec une identité masculine sans cesse actualisée.

Les prémisses

En effet, mon approche du terrain est particulière : on peut dire que c'est le terrain qui m'a choisie[7]. J'ai été sollicitée par Semen lui-même (né en 1948) pour aller vivre quelque temps chez lui et les siens. Je l'avais rencontré lors d'un voyage en Sibérie occidentale. Nous avions sympathisé et avions passé beaucoup de temps à discuter. Plus tard, lors d'une rencontre à Moscou, je lui ai lu les traductions que j'avais faites en français de ses poèmes, et il a vu là une possibilité de se faire publier dans une nouvelle langue étrangère, d'où son invitation à venir travailler quelque temps dans son campement.

Je n'étais donc pas invitée à titre d'anthropologue. J'étais une amie, son invitée. Je me suis contentée de vivre, comme Anna Kerttula en Tchoukotka : « Pour être honnête, mon travail à Sireniki a été de vivre[8] ». Lors de mon premier séjour, j'ai partagé avec Semen et sa femme Zoja une *izba* du campement d'hiver[9] : j'ai travaillé entre février et avril 1999 à mes traductions, tout en vivant la vie ordinaire du campement. J'y suis retournée entre octobre et décembre de la même année, puis entre avril et octobre 2000 en compagnie d'un jeune linguiste estonien. J'ai fait un nouveau voyage d'un mois en août 2009 avec le cinéaste et anthropologue estonien LiivoNiglas, un ami qui avait rencontré Semen et travaillé avec lui dès 2000-2001.

Les premiers séjours avaient été marqués par des manifestations de jalousie de la part de l'épouse de Semen à mon égard[10]. Cela avait suscité une tension considérable et m'avait mise

[4]Je partage l'avis de ceux pour qui il est utile sur le terrain d'être, si possible, en compagnie d'un collègue de sexe et d'âge différent (c*f.* Golde, 1986, p. 77 et Mead 1986, p. 322). Les deux facteurs sont importants. J'analyse dans cet article la dimension sexuée. L'âge, cependant, n'est pas moins important : je l'ai expérimenté dans l'expédition que j'ai réalisée en 2004 avec la poétesse estonienne KristiinaEhin, de vingt ans ma cadette, dans plusieurs campements chez les Khantys de l'Est. Elle a pu trouver le contact avec une catégorie qui reste bien souvent exclue de l'observation : les jeunes femmes et les jeunes épouses, qui sont en retrait et plus timides que les autres.

[5]*Cf.*Rito, 2009, p.54.

[6]*Cf.* Huggins &Glebbeek, 2009, p. 5.

[7] Sur le rôle du hasard, voir Hannerz, 2006.

[8]En anglais dans l'original. Voir Kerttula 2000, p.4.

[9]Les Nenets des forêts ont plusieurs campements, situés de manière à orienter les rennes sur des pâturages divers selon les saisons. Ces campements sont éloignés d'une quinzaine de kilomètres maximum.

[10]L'épouse de Semen est khanty. Or une différence considérable entre la culture nénètse et la culture khanty tient au fait que chez les Nénètses la polygamie était une pratique qui a existé encore jusqu'au XX^{e} siècle. Semen évoque souvent un voisin, mort dans les années 1970, qui vivait avec ses deux épouses. Avec Zoja, ils ont envisagé cette éventualité, dans la mesure où ils n'ont pas eu de fils. Zoja elle-même a recherché une coépouse pour son mari. Mais si rationnellement l'idée lui paraît acceptable, elle provient d'une autre tradition.

dans une situation inconfortable ; j'avais naturellement attribué mon malaise aux conséquences de cette jalousie. Celle-ci se manifestait cependant par intermittence, et les éclats étaient souvent suivis de moments où Zoja venait s'excuser. D'ailleurs c'est toujours elle qui me réinvitait la fois suivante[11]. Si mon analyse avait été pertinente, je n'aurais sans doute pas écrit cet article. L'expérience de la jalousie est une expérience trop intime pour être étalée au grand jour et elle est en même temps universelle.

Mais une analyse plus approfondie semble m'indiquer que d'autres éléments contribuaient à l'irritation de Zoja. Et surtout, voilà que dix ans plus tard, alors que la question de la jalousie n'était plus guère à l'ordre du jour, j'ai ressenti un malaise tout à fait similaire. J'ai dû en déduire que l'irritation de Zoja n'en était que l'un des aspects, et sans doute pas le principal. Mes analyses se fondent donc sur cette dernière expédition et sur la lumière qu'elle jette sur les expériences antérieures. Je suis redevable à LiivoNiglas d'avoir écrit cet article : sa perception empathique m'a aidée à comprendre ce qui se passait et à prendre du recul. Je vais donc m'interroger sur les tensions et les autres facteurs de crispation lors de mon terrain, en insistant sur les dimensions culturelles des actes de chacun.

Mes objectifs sur le terrain

Tout d'abord, il convient d'expliciter mon objectif en allant sur ce terrain ; il ne s'est précisé qu'au fur et à mesure. J'ai d'abord été invitée afin de traduire les textes de Semen. En même temps, ayant l'occasion de vivre dans le campement d'un éleveur de rennes nénètse des forêts, j'avais l'intention d'observer cette vie et de comprendre comment elle se situait par rapport à la vie au village, qui était et demeure la norme dans cette région. Le fait d'être accueillie comme une amie ne pouvait que me garantir les meilleures conditions d'observation. Mon deuxième séjour m'a permis de poursuivre mes observations.

Le troisième séjour avait un autre objectif : étudier la langue parlée par les Nénètses des forêts. Dans ce but, j'étais accompagnée d'un linguiste qui avait déjà travaillé sur les langues samoyèdes. Or, si Semen est nénètse, sa femme khanty ne parle pas la langue de son mari. Donc, clairement, nous avons été amenés à travailler prioritairement avec lui ainsi qu'avec les membres de sa communauté qui connaissent encore leur langue. Ces trois séjours ont été marqués par des éclats de la part de Zoja, d'autant plus irritée que l'ensemble de nos enregistrements et de nos activités tournait autour d'une langue qu'elle ne comprenait pas[12]. Les conditions de ce séjour ont été ainsi même plus pesantes que lors des précédents.

Je ne suis plus retournée sur ce terrain pendant près de dix ans. Je précise que trois mois après notre retour Semenm'avait appelée pour m'inviter de nouveau ; j'avais dû lui expliquer que, dans ces conditions, je n'y retournerais pas, car les dommages sur mon état psychique étaient trop considérables. Cela l'avait très clairement surpris.

Si j'analyse le contenu des séjours réalisés en 1999 et 2000, il faut bien avouer que tout mon intérêt tourne autour du père de famille. Or, dans quelle position me trouvé-je, moi, femme, dans un univers où non seulement les tâches, mais aussi les comportements face au monde sont fortement sexués ? N'aurais-je pas dû déplacer mon centre d'intérêt et le concentrer sur le monde des femmes qui m'était en théorie bien plus accessible ?

[11]Il faut noter que toutes les fois que je suis allée passer du temps dans leurs campements, je l'ai fait à l'invitation de la femme de Semen.

[12]En effet, la situation linguistique dans le bassin de l'Agan est telle que si tous les Nénètses qui parlent leur langue parlent aussi khanty, les Khantys ne parlent pas nénètse, ce qui établit dans la région une hiérarchie des langues dans laquelle le nénètse des forêts est la langue la moins prestigieuse (*cf*. Eva Toulouze, 1999).

Le monde des femmes

Le monde qui entoure Semen est fortement féminin. Il a une femme et quatre filles. Sa femme, contrairement à celles de la plupart des intellectuels du Nord, est une autochtone « ordinaire », pas une intellectuelle. Leurs filles sont allées à l'internat du village. Semen estime qu'avec elles, il a tout raté. Les études à l'internat les laissent au milieu du gué, privées tout autant de passé que d'avenir, et donc de présent. C'est à l'université, non pas dans le système scolaire, que Semen a découvert les valeurs dont la culture russe est porteuse. Ses filles, peu intéressées par les études, ont eu des enfants très jeunes[13] ; les deux cadettes pensaient étudier, mais leurs projets ont été interrompus par le mariage et les enfants. De ce point de vue, donc, le monde féminin qui entoure Semen est en décalage par rapport à ses aspirations.

Bien que les conditions de vie dans ses campements soient très confortables, ses filles (et sa femme au début) sont sensibles aux avantages de la vie villageoise. Ce sont en effet les femmes qui voient le confort de la vie moderne alléger leurs tâches. Toutes préfèrent le confort d'un appartement au village. Bien des tâches féminines – aller chercher de l'eau, couper le bois – disparaissent avec le chauffage central et les canalisations. De plus, au village il y a la télévision et les deux magasins où l'on peut se procurer des conserves et de la vodka.

En fait, du point de vue de ceux qui s'efforcent de préserver les potentialités de la vie traditionnelle autochtone, les femmes représentent-elles le chaînon le plus fragile[14]. Il y a, bien sûr, des femmes autochtones engagées[15] : la Mansi Tatjana Gogoleva est député et a dirigé l'association *SpasenieJugry* ; la KhantyZojaRjabčikova a également dirigé l'association et enseigne aujourd'hui à l'université ; la KhantyEvdokijaNjomysova et la MansiEvdokijaRombandeeva sont les chercheuses les plus en vue de leurs communautés, et d'autres encore. Mais elles vivent en ville, même si elles militent pour leurs cultures. AgrafenaPesikova-Sopočina, chercheuse et militantekhanty, est l'exception qui confirme la règle. Dans la société traditionnelle, la femme reste cantonnée à la sphère domestique. A. PesikovaSopočina en est un bon exemple : élevée par son père comme un homme – elle était l'aînée de trois filles –, elle a fait le choix de la vie traditionnelle et a épousé un militant khanty ; son rôle public a été à l'origine de son divorce : son mari ne supportait pas le rôle public qu'elle jouait[16].

Quant aux femmes de la maisonnée de Semen, les quêtes identitaires de leur père et mari ne les intéressent pas. La plupart des femmes khanty et nénètses des forêts dans la région de l'Agan ont tendance à s'éloigner du mode de vie traditionnel ; beaucoup cherchent un mari parmi les nouveaux-venus et partent vivre au pire au village, au mieux en ville. « Donne-moi des toilettes chauffées » : tel est le désir exprimé aujourd'hui par les jeunes femmes. Ce qui explique que les garçons souhaitant rester avec leurs rennes sont confrontés à un manque endémique d'épouses…

De manière générale, on pourrait dire que les femmes de la région de l'Agan sont plus russifiées que les hommes. Je m'arrête uniquement sur le cas de Zoja, car c'est mon micro-terrain qui m'intéresse, mais je sais que son profil est plutôt ordinaire dans la région (c'est son mari qui représente l'exception…). Elle a passé son enfance dans un village sur le cours moyen de l'Agan, majoritairement khanty à l'époque. Les contacts avec les Russes y sont

[13] Par exemple, la deuxième fille de Semen avait dix-sept ans, lorsqu'elle elle est restée veuve avec deux petits garçons.
[14] Je me fonde sur mes propres observations, mais aussi sur l'analyse de Semen lui-même.
[15] *Cf.* Samson 2010, p. 395-421.
[16] Entretiens avec Pesikova en 2004.

anciens, comme en témoigne la pratique de l'horticulture à laquelle Zoja est si habituée qu'elle a un petit jardin même dans son campement d'été. Par ailleurs, elle a cessé d'être à l'aise en khanty, faute de l'utiliser ;Semenle parle et l'écrit également. Il s'agit d'une langue « secrète » pour eux, puisque leurs filles ne la connaissent pas. Mais lors des visites de leurs voisins Dmitrij et Elena qui parlent khanty entre eux et l'imposent comme langue de communication, Semen est beaucoup plus à l'aise que Zoja qui peine à maintenir longtemps une conversation.

Si j'étais partie dans l'idée de faire des travaux de terrain sur la culture de la région de l'Agan, j'aurais pu faire le choix de m'intéresser au monde des femmes. Certes, on pourrait étudier la manière dont les trois générations avec lesquelles j'ai été en contact, celles de la mère de Semen, de sa femme et de ses filles, ont assimilé le monde exogène dans lequel elles vivent, dont elles ont adopté les valeurs et les accessoires. On aurait sans doute abouti à établir des modèles différents suivant les générations. Or, je suis moins attirée par cet univers que par celui de Semen. Pourquoi ?

Je pense qu'il y a là deux raisons : la première tient à la manière dont j'ai été introduite dans le terrain. J'y ai été appelée par et « pour » Semen. Je m'intéressais à lui et, dès mon arrivée, .je faisais en quelque sorte partie de son univers. Dans la différence de perception entre lui et « ses » femmes, je suis sans doute, à titre individuel, beaucoup plus proche de la sienne.

La deuxième raison tient à mon individualité. Je suis issue d'un milieu intellectuel et ai sans doute été amenée, dès mon enfance,à m'identifier plutôt à mon père, chercheur et bibliophile. Je représente l'*anomalousfemale*[17] en âge d'avoir des enfants et n'en ayant pas. Comme l'évoque très justement Margaret Mead, le contact entre une chercheuse plutôt tournée vers le monde masculin et des femmes qui n'ont d'autres perspectives que les tâches ménagères et les enfants ne peut être que laborieux.

Par ailleurs, la question de la pensée me laisse perplexe. Bien que ces femmes soient allées à l'école, on a le sentiment, comme dans d'autres cultures[18], que beaucoup d'entre elles – en tout cas dans le quotidien du campement de Semen – laissent le domaine de la pensée aux hommes. Quand il se met à penser à haute voix – ce qu'il fait souvent avec délectation quand nous sommes là – sa femme ou ses filles n'essayent même pas de le suivre[19] et se mettent à parler entre elles d'autre chose.

Il n'y a donc entre nous aucune affinité. De plus, travaillant sur place avec mon ordinateur portable, je renvoie aussi bien au monde de la technique qu'à celui de l'écrit, et plus largement, de la parole, qui sont tous, dans cette région, exclusivement masculins. Je pense qu'une partie considérable de ce que j'ai interprété comme de la jalousie était lié à l'incompréhension de mes valeurs et de mes intérêts : le fait que je puisse être intéressée par les œuvres de son mari ou par son profil, d'un point de vue professionnel et/ou scientifique, et non point à sa personne, est une approche étrangère.

[17]Bell, 1993, p. 36

[18] Mead, 1986, p. 323 ;Fischer, 1986, p.227.

[19]Que cette pratique soit générale dans la région m'est prouvée par une remarque d'EremejAjpin à propos d'un article sur lui que j'ai publié dans la presse russe : « Tu dis des choses d'une grande sagesse, beaucoup trop grande pour une femme ». Malheureusement, ce n'était pas une remarque au second degré (*cf.* l'expérience analogue de Fischer, 1986, p.227-228).

Une participation ambigüe

Comment me suis-je positionnée dans la maison à mon arrivée, en 1999 ? Les « maisons khanty[20] » sont composées d'une pièce, bordée par une plateforme haute d'une soixantaine de centimètres. Le long des bords, ces châlits sont plutôt étroits, et en face de la porte, ils sont d'une largeur de près de deux mètres. C'est là que l'on vit. Dans la journée, des matelas et de la literie sont roulés contre le mur ; la nuit venue, ils forment un lit. Je dormais là, séparée du couple par des caisses.

Le matin, après avoir bu le thé, Semenpartait seul, à pied ou en motoneige, chercher les rennes. Zoja vaquait à ses occupations : faire la vaisselle, préparer le repas, aller chercher l'eau, chauffer le sauna éventuellement (en hiver ils chauffent le sauna un jour sur deux), débiter des bûches, coudre.

J'étais résolue, dès mon arrivée, à faire connaissance avec Zoja et à l'aider dans la mesure du possible, sachant que je passerais le plus clair de mon temps avec elle – bref à observer en participant[21]. Mais je me suis heurtée à deux problèmes. Le premier est que personne ne m'a expliqué comment faire. J'ai donc essayé d'observer et d'imiter, mais l'observation a ses limites. Je restais donc maladroite dans la plupart des situations. Je me suis concentrée sur les activités à ma portée. Je pouvais aller chercher l'eau, ou plutôt la glace, au lac. En plus, je pouvais y être seule. C'est pourquoi j'ai assumé aussi un jour sur deux le chauffage du sauna. C'est une tâche longue et complexe : on doit entretenir le feu, apporter beaucoup de glace, mais surtout la faire fondre en transvasant sans cesse de l'eau bouillante du réservoir situé auprès du feu, jusqu'à ce qu'elle fonde. Je préparais aussi volontiers les copeaux.

Le deuxième problème était l'impatience de Zoja. Par exemple, on peut faire le thé de différentes manières : en mettant du thé dans les tasses, en faisant du thé dans une théière, ou encore en préparant un concentré auquel on ajoute de l'eau bouillante. Suivant les jours, les moments, les envies, une méthode ou l'autre dominait. Mais quand je préparais le thé d'une manière, on me reprochait de ne pas l'avoir fait d'une autre. Cela est devenu tellement systématique que la seule explication convaincante à mes yeux est que je ne pouvais que mal faire. Ce que j'ai compris uniquement *a posteriori*, c'est que l'irritation de Zojas'expliquait autrement : en participant aux travaux ménagers, je me mettais en situation de concurrence avec elle. Faire le thé pour son mari était avant tout un privilège ; en faisant de même, je me posais en rivale. Mon désir de participer aux travaux ménagers était donc suspect. Je pense avoir senti très vite qu'il était inopportun de prendre des initiatives, mais ce n'est que maintenant que je le conceptualise de manière analytique, que j'ai conscience d'avoir peut-être suscité cette irritation par des initiatives bien-intentionnées, mais porteuses, dans la culturekhanty,d'un sens particulier[22]. J'en étais donc réduite aux quelques activités innocentes que j'ai mentionnées et à mon travail de traduction sur l'ordinateur.

Mais l'irritation de Zoja s'explique par des raisons plus fondamentales. Zoja, à mon avis, est fatiguée. Tout d'abord, elle a dû s'adapter à la vie dans la forêt. La décision de Semen de quitter le village avait été unilatérale. Sa femme y était hostile. Elle m'a avoué qu'elle avait même envisagé de quitter son mari qui voulait se façonner une vie traditionnelle du XX^{e} siècle. Ils ont tout construit à deux – les isbas, les corals pour les rennes, les kilomètres de palissade qui entourent leur territoire – et maintenantZoja a appris à aimer cette vie, mais

[20]C'est ainsi qu'elles sont appelées en nénètse :*kapimja*'.
[21]*Cf.* Hume &Mulcock, 2004, p. xxi.
[22]Sur les malentendus, voirDemovic, 2009, p.106.

cela a pris des années. Malgré le plaisir qu'elle éprouve aujourd'hui à vivre dans la forêt, elle est toujours lasse. Le fait est que Semen est un visionnaire, qui envisage sa vie *subspeciemaeternitatis*. Ou sinon en termes d'éternité, en termes de siècles et de générations. Il prépare l'avenir. Ainsi, quand il écrit un dictionnaire toponymique de sa région, son idée fondamentale est de fournir à ses descendants un document qui leur permette de prouver que leurs ancêtres occupaient ce territoire. De même, lorsqu'il déclare que sa vie est un musée et qu'il invite tout le monde à venir voir comment lui et les siens vivent, c'est un moyen pour lui de faire connaître la vie traditionnelle autochtone et d'amener des gens qui en sont très éloignés à la respecter. Mais cela impose à sa femme des charges supplémentaires, ce qui est d'autant plus éprouvant que cette vision politique, à long terme, n'est pas signifiante pour elle. Elle s'intéresse à l'immédiateté, à la vie de ses filles et de leur famille, à leur présent[23], l'avenir est hors de sa perception spontanée. Comme elle doit vivre en fonction des désirs de son mari, alors qu'elle vieillit et que sa santé se dégrade, l'épuisementla mine.

Un comportement troublant

Je pense *a posteriori* que mon comportement aussi a dû poser à Zoja des problèmes insolubles. Je dois pour cela préciser ma méthode. Dans cette société, une part considérable de la communication passe par des moyens non verbaux (et Semen ne se prive pas de le rappeler). Elle s'oppose clairement à la société environnante, la société russe ou russophone, caractérisée par la verbalité, cette pratique qui consiste à remplir en permanence l'espace sonore. J'ai vu passer pendant mon séjour bien des visiteurs et des ethnologues russes. Ils sont envahissants, même sans le vouloir. Ils se comportent suivant les règles implicites de leur propre société ; la perpétuelle sollicitation verbale conduit inéluctablement dans ce contexte à une déformation de la communication : ils mettent leurs interlocuteurs au pied du mur, leur retirant toute empathie et les incitant à biaiser l'information transmise[24]. J'ai donc d'emblée décidé de prendre le contrepied, de rester discrète, d'attendre, d'écouter et d'observer[25]. Je n'ai posé que très peu de questions, notant mes interrogations en attendant le moment approprié pour en faire part. De manière générale, directement ou indirectement, la réponse me venait avant même que je n'aie eu l'occasion poser la question. J'ai donc été fort silencieuse au cours de mes séjours. Par là-même, tout en étant « blanche », je me distinguais des Russes[26].

Auprès de Semen qui était la personne exposée au bombardement de questions, cela a suscité le respect. Mais j'ai omis de faire attention au fait que je devenais incompréhensible pour Zoja, car je ne répondais pas au modèle implicite auquel elle est habituée : comme j'étais « blanche »elle attendait de moi au comportement expansif et loquace. Ce décalage a dû la perturber.

Un autre aspect par lequel mon comportement a pu apparaître comme exotique – au moins vis-à-vis des femmes de la maisonnée de Semen– est mon rapport à la colère. Zoja et ses filles (mais aussi Semen lui-même) se mettent facilement en colère : elles haussent la voix, voire frappent les enfants ; elles réagissent de manière immédiate par la colère. Ce trait

[23] Préserver la culture autochtone n'est guère pour elle un objectif : quand je lui ai demandé pourquoi elle ne connaissait pas le nénètse, puisque mariée à un Nénètse, sa perception pragmatique transparaît bien dans sa réponse : « Pour quoi faire ? » (*Зачем ?*) C'est d'ailleurs là la réaction ordinaire ; Semen représente l'exception et son épouse, la règle.

[24]Il arrive souvent que des hommes, se rencontrant, se racontent en riant les histoires qu'ils ont racontées à l'ethnologue de passage.

[25]Ce n'est pas une méthode forcément originale : « Fortunately, my colleagues are, on the whole, more good listeners than eager-beaver interrogators » ;*cf.* Cora Du Bois, 1986, p. 227.

[26]Venue d'Estonie, j'étais d'ailleurs plutôt perçue comme estonienne.

m'a pris de court. Il diffère considérablement de mes propres pratiques. Plusieurs fois,Zoja s'est mise en colère à mon sujet. Une fois, son mari voyant que j'avais du mal à couper le poisson gelé, m'a coupé les filets d'un brochet. Cela a donné lieu à une scène où les assiettes ont volé, de même que le transistor, lancé par Semen contre la porte. Que faire dans ces cas-là ? Je suis restée coite. Je ne peux pas m'imaginer être hôte chez quelqu'un et me mettre en colère. Je pense ne pas être capable de le faire. Or, c'était là une attitude incompréhensible, et qui, donc, suscite la peur.

Contrairement à l'expérience de Briggs[27], la colèrechez les autochtones de la taïga est quelque chose de parfaitement admis, de quotidien. Je suis tentée de mettre ceci en rapport avec les contacts séculaires avec la culture russe[28], avec l'expérience des enfants à l'internat, avec tout un vécu de la colère légitime auquel ils sont exposés. Mais ce n'est là qu'une hypothèse. Il faut en tout cas répéter que tous les accès de colère de Zoja étaient suivis, à plus ou moins longue échéance, d'excuses dans lesquelles elle attribuait ses attitudes inamicales à son caractère età son instabilité. Je pense cependant que les dimensions individuelles, même si elles comptent, ne nous apportent pas grand-chose et qu'il est plus intéressant de se concentrer sur la dimension culturelle de ces comportements.

Or les accès d'irritation de Zoja, comme j'ai tenté de l'expliquer, n'ont pas été l'unique, ni même le plus important élément de malaise dans mon terrain, même si les premières fois je l'ai cru, parce qu'ils s'exprimaient au grand jour. Mon dernier séjour m'a éclairée.

Un isolement total

En effet, si l'irritation ressentie fort souvent par Zoja[29] la conduisait à m'ignorer et à ne pas me parler, je me suis constamment sentieune reléguée,du fait que Semen lui-même, sauf quand nous travaillions ensemble ou quand je le sollicitais, m'ignorait totalement, ne m'adressant jamais la parole. Au début, j'ai attribué cette attitude à son désir de ne pas provoquer son épouse et de ne pas lui donner de raisons de se mettre en colère. Mais s'il ne s'adressait jamais à moi directement (alors que j'étais la plus âgée et l'organisatrice de l'expédition), Semen s'adressait systématiquement et exclusivement, au cours de la troisième expédition, à mon collègue linguiste. Ils faisaient ensemble les activités masculines, après quoi mon collègue était tellement épuisé qu'il n'avait pas l'énergie de me parler ; il consacrait le reste de son énergie à essayer d'apprendre la langue (ce qu'il a réussi à faire). Pendant deux mois, donc, j'ai eu le sentiment d'être ostracisée par tout le monde[30] :Semen, sa femme, mon propre compagnon de voyage. Ceci explique que je n'aie pas eu envie de renouveler l'expérience, malgré l'invitation que Zoja n'a pas manqué de m'adresser deux mois après leur retour en Sibérie.

Entre-temps

Dix ans se sont écoulés. Entre-temps, j'ai eu plusieurs contacts avec Semen. D'abord des contacts téléphoniques. Surtout par personne interposée. En effet, il avait rencontré à Tartu le cinéaste LiivoNiglas qui était resté en contact permanent avec lui et me communiquait les dernières nouvelles.

[27]Voir Briggs, 1970.

[28]Mais il ne faut bien sûr pas oublier les distinctions individuelles, comme Briggs le souligne elle-même.

[29]Selon les témoignages d'autres personnes ayant séjourné dans les mêmes campements, je n'ai pas été la seule en butte à cette colère.

[30]Hormisla mère de Semen, au village, qui me dit, peu de temps avant le départ : « Tu es fatiguée, ma petite fille, rentre chez toi, repose-toi, et puis reviens ». Je lui en garde une profonde reconnaissance.

Un jour, Semen tomba gravement malade. Il resta longtemps à l'hôpital pour y subir une opération sérieuse. Il demanda à Liivo si je pouvais l'appeler. Bien sûr, je le fis immédiatement et découvris qu'il n'avait pas grand-chose à me dire de particulier. Connaissant son univers mental, j'interprète son souhait de me parler de la manière suivante :longuement malade, il s'était interrogé sur les causes de sa maladie et avait fait son examen de conscience ; en effet, les maladies, pour les Nénètses, ont des causes non physiques. Il s'était demandé s'il avait fait quelque chose de mal pour lequel il aurait été puni. Il savait que je n'avais pas été satisfaite de ma vie chez eux et s'est demandé si ma rancune était la cause de sa maladie. Après cette conversation,il a été sans doute soulagé. Tant qu'il a été à l'hôpital, je l'ai appelé toutes les semaines. Tout s'est bien passé et il s'est rétabli.

Pendant ces dix années, j'ai rencontré Semen à deux reprises lors de rencontres internationales. La première fois, en 2005, nous avons souvent été assis côte à côte, nous avons mangé ensemble, et il a accepté de m'enregistrer des explications et des textes nénètses. Nous avons donc passé beaucoup de temps ensemble, et ce de manière extrêmement harmonieuse, sans la moindre tension. La deuxième fois, c'était en 2008. J'étais à un colloque avec mes étudiants et nous avons passé toutes les soirées ensemble, à faire des enregistrements et à échanger des nouvelles. Un jour,Semen a téléphoné à sa femme et m'a soudain passé le téléphone. J'ai eu une conversation amicale avec Zoja, qui m'a, comme toujours, invitée à aller chez eux.

Aussi, quand je suis retournée au village, puis dans leur campement d'été en 2009 avec LiivoNiglas, je croyais avoir mis de mon côté tous les atouts pour que les choses se passent bien. Liivo est un vieil ami, il savait comment s'étaient passées les voyages précédents.

L'isolement renouvelé

Nous avons passé un mois au campement d'été. Zoja s'est montré extrêmement affable et amicale à mon égard. Elle m'a parlé de ses filles, de ses gendres, de ses petits-enfants, elle a voulu comparer nos problèmes de santé et je n'ai senti de sa part aucune crispation, aucune manifestation de mauvaise humeur à mon égard. Liivo m'a confirmé que son comportement n'était guère différent de ce qu'il était, quand je n'étais pas là.

À ma grande surprise, si du côté de Zoja tout s'est parfaitement bien passé, je me suis trouvée tout autant isolée du côté de Semen : alors que j'étais censée collecter des informations pour le livre que nous avons en projet, il n'adressait jamais la parole ostensiblement qu'à Liivo, comme si je n'existais pas. Il l'embarquait en permanence dans ses expéditions – ce qui était excellent pour le film –, mais j'étais toujours laissée de côté. Ce n'est pas une lubie : Liivo a fait la même constatation. Quelques moments ont été particulièrement pénibles. Nous avions apporté en cadeau un tissu blanc sacrificiel. Semen nous a demandé si nous l'avions acheté ensemble et nous a donné le choix de l'utilisation. Nous lui avons confirmé que c'était un cadeau de la part de nous deux et nous avons choisi de l'apporter en offrande sur un lieu sacré. Alors Semen a dit à Liivo de se préparer pour y aller. Comme il ne m'avait pas mentionnée, Liivoa commencé à enfiler ses bottes, pensant qu'il allait falloir traverser un marais (terrain trop difficile pour moi). Semen lui a dit alors de mettre ses chaussures ordinaires. Liivo lui a dit alors que je serais certainement intéressée à y aller, mais Semen a fait la sourde oreille. Moi, je restais à l'écart, silencieuse (j'avoue que j'avais du mal à retenir les larmes), me disant que le lieu était peut-être interdit aux femmes – encore que je n'aie jamais entendu parler de ce type d'endroit. Or quand le petit-fils de Semen, qui avait trois ans, a vu qu'ils partaient sans lui, il a fait une scène, s'est mis à hurler et le grand-père a arrêté la voiture. Il a dit à son petit-fils : « Tu veux venir ? Eh bien va te

préparer, et que tante Eva vienne avec toi ». Voilà comment j'ai pu aller sur ce site sacré. Et des situations de cette nature se sont souvent reproduites.

On peut se demander pourquoi je me laisse faire si facilement et pourquoi je ne m'impose pas, d'autant que tous les autres hommes que j'ai eu l'occasion de rencontrer dans la même culture n'ont aucune réticence à parler avec moi, même à prendre l'initiative du dialogue. Il me semble que dans la culture locale le père de famille a le droit de décider, au moins pour les membres de sa famille. Je suis son hôte, donc implicitement j'accepte cette règle du jeu, même si elle ne me sourit guère. Je pense de manière générale qu'il sait ce qu'il fait et qu'il a certainement ses raisons, que je me dois de respecter. Briggs a été confrontée à ce type de problèmes chez les Utku et a adopté la solution inverse avec Inuttiaq, provoquant ainsi des tensions profondes[31].

Voici donc les faits qui expliquent mon malaise permanent en étant sur le terrain. Le fait de voyager avec des compagnons masculins ne résout pas mon problème : ils sont phagocytés par notre hôte qui les attire dans son camp sexué, de sorte que je me retrouve tout aussi isolée. Du point de vue du travail, nous sommes gagnants : j'ai accès par personne interposée au champ masculin qui ne m'est pas accessible. Le seul problème est un problème psychologique pour moi. Il s'explique par un comportement en apparence contradictoire : alors que je suis la personne que Semen a encouragée à venir, alors qu'il a manifestement du plaisir qu'on soit là, qu'il compte sur moi tout le temps (nous sommes en contact téléphonique permanent) et que je suis d'une quinzaine d'années plus âgée que mes compagnons, il m'ignore systématiquement.

Je me remémore quand nous l'avons rencontré en 2009. Nous étions partis du village avec sa femme, l'une de ses filles et quatre de ses petits-enfants ; l'un de ses gendres conduisait le minibus, et nous avions rendez-vous avec lui à mi-chemin entre le village et le campement. Nous sommes arrivés avant lui. Quand il est arrivé, il est allé vers Liivo en lui disant : « Eva, je l'ai vue plusieurs fois entre-temps, mais toi, tu n'as pas changé ». C'était un moyen de ne pas m'ignorer, mais de ne pas non plus m'adresser la parole. Pourquoi donc Semen ne pourrait-il pas s'adresser à nous deux, voire, de temps en temps, m'adresser la parole directement, alors que lorsque nous nous rencontrons ailleurs que dans son campement, il a un comportement radicalement différent ?

Comment expliquer cette contradiction ? Quel est le modèle qui permet de rendre compte de tous ces éléments ? Je ne puis qu'émettre des hypothèses. Mais je vais me risquer à en proposer deux.

Essai d'interprétation

Pour construire une hypothèse, je dois revenir sur quelques éléments caractéristiques de l'identité de Semen. Il me semble que l'élément le plus caractéristique est son identité d'intellectuel, qui l'amène à analyser son environnement et lui-même. Cette identité est consciemment construite : à partir des matériaux constitutifs de son moi et de ce qu'il a emprunté à son univers mental, il s'est construit un personnage. Je ne veux pas dire que son « moi », tel qu'il le présente, soit une fiction, mais il est conscient et voulu. Semen essaye d'être comme il veut être. Il tente de se conformer à son idéal de chef autochtone.

[31]Briggs, 1986, p. 28-32, 43.

Un père de famille patriarcal

La famille de Semen est une famille patriarcale. Certains de ses voisins[32] le traitent ouvertement de tyran qui impose à sa famille ses lubies. Pour eux et pour la plupart des habitants du village, le désir de vivre dans la forêt n'est qu'un caprice imposé aux siens.

Cela ne veut pas dire que l'épouse soit négligée. Semen n'ira nulle part volontiers sans Zoja. En cela, il suit les traditions nénètse dans laquelle le couple est une unité indissoluble et on ne se rend en visite qu'en famille. Cette priorité donnée à l'épouse est apparente dans la vie quotidienne : bien des choses seront faites selon le désir de celle-ci. En même temps, une épouse a des devoirs vis-à-vis de son mari. Au retour de celui-ci, par exemple, elle doit lui servir le thé. Ne pas respecter cette règle peut donner lieu à des scènes tumultueuses. Comme un soir où nous sommes rentrés assez tard. Lorsque nous sommes arrivés, vers 21h, la tente intérieure du couple était dressée et Zoja n'en est pas sortie pour accueillir son mari. Semen s'est mis en colère. Il s'en est suivi un échange de reproches : lui ne s'étaitpas intéressé à son état de santé et ellen'en avait pas parlé spontanément. Cette querelle dont nous avons été les témoins ébahis (plutôt empathiques, il faut bien le dire, avec l'épouse), montre que tout n'est pas toujours si simple dans le partage des tâches et dans les rôles sexués, même entre autochtones. Mais elle révèle aussi que Semen n'est pas prêt, sur ce point, à faire des concessions. Il est d'une rigidité qui fait réfléchir. Pourquoi ?

Une identité ambiguë : dedans et dehors[33]

Mon hypothèse est que j'ai, à l'égard de Semen, réussi mon intégration dans son univers : quand je suis dans son campement, il se comporte avec moi comme si j'étais une femme de sa famille. Liivo m'a fait remarquer qu'il n'adresse pas plus la parole à ses filles qu'à moi. Il parle certes beaucoup plus à sa femme, mais uniquement pour des questions concrètes de la vie quotidienne. Il semble avoir admis qu'il n'a pas à faire des efforts particuliers avec moi et que j'ai accepté, par mon silence, ce statut de personne de l'intérieur. Il ne se sent pas obligé de faire des politesses. Il est vrai que je n'imagine pas mes collègues femmes chercheuses et russes dans la même position : elles ne manqueraient pas de dire tout simplement : « Je viens moi aussi ». Et sans doute Semenne présenterait-il pas d'objection. Mais il m'a accordé manifestement un statut spécial, celui de faire partie de son quotidien, de son ordinaire, qui ne s'active que quand je suis sur son territoire.

Cela veut-il dire que, dans sa perception, il m'ignore réellement ? Je ne pense pas, même s'il ne le montre pas explicitement. C'est une remarque de Liivo qui m'éclaire là-dessus : en effet, Semen semble parfois lui parler à lui tout en me tenant pour destinataire. Ainsi en 2009, à table et en ma présence, il commence une phrase en s'adressant à Liivonommément pour lui parler de voisins que celui-ci ne connaît pas, alors que je suis la seule de nous deux en mesure de saisir l'importance de l'information qu'il donne. *A posteriori,* il me semble que c'est là une tactique qu'il a adoptée dès 2000, sans que ni mon collègue linguiste, ni moi-même ne l'ayons compris d'emblée. Semen tient à me faire passer les informations qui m'intéressent. Ces données, il est le seul à pouvoir me les transmettre, parce qu'elles n'intéressent ni sa femme,

[32]Par exemple, les parents de son gendre.

[33]Selon Jennifer BickhamMendez, l'intériorité et l'extériorité ne sont pas des positions fixes, mais se négocient (*cf.* BickhamMendez, 1009, p. 86). Je me rends compte que j'ai laissé la perception s'établir de manière implicite.

ni ses filles. Il les fait donc « transiter » par mes compagnons, comptant sur eux pour me les retransmettre ou sur moi pour m'en saisir au passage[34].

Je pense qu'il y a là un des éléments de tension entre sa culture et la situation qu'il vit quotidiennement. S'il a voulu s'installer dans la forêt, c'est pour faire revivre sa culture, parce que frustré de devoir vivre dans un monde qu'il ne maîtrise pas. En déclarant, comme il le fait, que sa vie « est un musée », il tient en même temps à l'exposer, mais aussi à se constituer une oasis confortable. Or, dans son univers traditionnel, le partage des mondes est l'un des éléments centraux[35] qui assure la complémentarité des sexes et, ainsi, l'intégrité holistique de l'être humain. Dans la conception du monde traditionnelle, ce partage est souple et pragmatique. Je pose l'hypothèse que le partage établi par Semen dans sa vie privée est tout aussi pragmatique et correspond à sa personnalité, à celle de sa femme ainsi qu'à celles de leurs filles. À partir de là, il l'a figé. Comme cet univers doit être protégé des tensions extérieures, il doit se battre pour son intégrité et au lieu d'appliquer une règle à valeur variable, il s'accroche à son mode de vie envers et contre tout – et cela est possible avec moi, parce que je ne mettrai pas en cause sa décision.

En dehors de ce monde, ces catégories ne sont plus actualisées. Il fonctionne suivant les règles ordinaires. Quand nous sommes tous deux en « territoire neutre », mon identité « femme » n'est pas actualisée, et c'est plutôt la dimension « amie » qui émerge : il est heureux de retrouver quelqu'un en qui il peut avoir toute confiance.

En analysant ces difficultés, je découvre que le problème est en moi. J'ai adopté un comportement proche d'un comportement autochtone, sans être capable de faire face aux conséquences – parce que je ne suis pas une autochtone. Je suis une femme occidentale, habituée à n'être traitée guère différemment de mes collègues hommes. Je dois en tirer de sérieuses conclusions quant à la suite de mes terrains.

Bibliographie

BELL, Diane, 1993, « Yes Virginia, there is a feminist ethnography. Reflections from three Australian fields », in *Gendered fields. Women, men & ethnography*, ed. By Diane Bell, Pat Caplan, &WazirJahanKarim, Routledge, London & New York, 1993, p. 28-43.

BICKHAM MENDEZ, Jennifer,2009, « Globalizing feminist Research », in *Women fielding danger. Negociating ethnographic identities in field research*, ed. by Martha K. Huggins & Marie-Louise Glebbeek, Rowman& Littlefield, Lanham Maryland, p. 67-95, p.86.

[34]Mon expérience confirme l'affirmation selon laquelle une femme anthropologue réussit plus facilement le contact avec tout le monde, même si en apparence le contact avec Semen semble être un échec. Voir Colic-Peisker, 2004, p. 88 ; Nader, 1986, p. 114.

[35]Semen a fait un jour une remarque éclairante, pendant que nous regardions ensemble un documentaire sur sa région où MarijaVagatovaVoldina, une Khanty de Khanty-Mansijsk, accomplissait une cérémonie sacrificielle « politique », collective, destinée à affirmer la présence autochtone. Semen était mécontent qu'elle « se mette en avant », dès lors qu'il y avait des hommes, même plus jeunes : c'était à eux de diriger les cérémonies. Il est donc sur ce point, plus sensible que les autres autochtones de la région.

BRIGGS, Jean L., 1970, *Never in Anger. Portrait of an Eskimo Family*, Harvard University Press, Cambridge, Massachussetts& London, England.

– 1986, « Kapluna daughter », in *Women in the field. Anthropological experiences* (1970), ed. Peggy Golde, University of California Press, p. 19-44.

COLIC-PEISKER, Val, 2004, « Doing Ethnography in "One's Own Ethnic Community" The Experience of an Awkward Insider » in *Anthropologists in the Field, Cases in Participant Observation*, ed. by Lynne Hume and Jane Mulcock , Columbia University press, NY, p. 82-94.

DU BOIS, Cora, 1986, « Studies in an Indian town », in *Women in the field. Anthropological experiences* (1970), ed. Peggy Golde, University of California Press, p. 221-236.

DEMOVIC, Angela, 2009, « Veiling the "Dangers" of Colliding Borders : Tourism and Gender in Zanzibar », in *Women fielding danger. Negociating ethnographic identities in field research*, ed. by Martha K. Huggins & Marie-Louise Glebbeek, Rowman& Littlefield, Lanham Maryland, p. 97-119.

FISCHER, Ann, 1986, « Field work in five cultures », in *Women in the field. Anthropological experiences* (1970), ed. Peggy Golde, University of California Press, p. 267-289.

GOLDE Peggy, 1986, « Odyssey of encounter », in *Women in the field. Anthropological experiences* (1970), ed. Peggy Golde, University of California Press, p. 67-93.

HANNERZ, Ulf, 2006, « Studyng down, up, Sideways, Through, backwards, forwards away and at home : reflections on the Field worries of an expansive discipline », in *Locating the field, Place, space and context in Anthropology*, Berg, Oxford-New York.

HUGGINS, Martha K. and GLEBBEEK, Marie-Louise, 2009, « Introduction : Similarities among Differencies »in *Women Fielding Danger. Negotiating Ethnographic Identities in Field Research*.Edited by Martha K. Huggins and Marie-Louise Glebbeek**,** Rowman& Littlefield, p. 1-27.

HUME, Lynne &MULCOCK Jane, 2004, « Introduction : Awkward spaces, Productive Places », in *Anthropologists in the Field, Cases in Participant Observation*, ed. by Lynne Hume and Jane Mulcock , Columbia University press, NY, p. xi-xxvii.

KERTTULA, Anna M., 2000,*Antler on the sea. The Yup'ik and Chukchi of the Russian Far East*, Cornell University Press, Ithaca and London.

MEAD, Margaret, 1986, « Field work in the Pacific Islands 1925-1967 », in *Women in the field. Anthropological experiences* (1970), ed. Peggy Golde, University of California Press, p. 293-331.

NADER, Laura, 1986, « From anguish to exultation », in *Women in the field.Anthropological experiences* (1970), ed. Peggy Golde, University of California Press, p. 97-116.

RITO, Kat, 2009,«Studying Environmental Rights and Land Usage: Undergraduate Researcher Gets "Gendered In" », in *Women fielding danger. Negociating ethnographic identities in field research*, ed. by Martha K. Huggins & Marie-Louise Glebbeek, Rowman& Littlefield, Lanham Maryland, p. 47-66.

SAMSON, Dominique, 2010, *Histoire d'une civilisation et d'une décivilisation dans les sociétés de la Russie (sub)arctique : Nénètses, Khantys et Mansis d'Eurasie septentrionale (XVIII^e^-XXI^e^ siècle)*, Thèse de doctorat, Paris, INALCO,p. 395-421

TOULOUZE, Eva, 2003, « Forest Nenets as a Dual Language Minority », in *Multiethnic Communities in the Past and Present. Pro Ethnologia*15, Tartu,p. 95-108.